



# Conteurs italiens de la Renaissance

PRÉFACE PAR GIANCARLO MAZZACURATI

TRADUITE DE L'ITALIEN PAR GEORGES KEMPF

ÉDITION ÉTABLIE SOUS LA DIRECTION D'ANNE MOTTE-GILLET  
AVEC LA COLLABORATION DE MICHEL ARNAUD, MIREILLE BLANC-SANCHEZ,  
ANDRÉ BORONAD, JACQUELINE BRUNET, JEAN-CLAUDE CAMARD,  
JEAN-LOUIS FOURNEL, FRANCESCO FURLAN, EMMANUELLE GENEVOIS,  
JEAN-VICTOR JUMELIN, PAUL LARIVAILLE, CORINNE LUCAS,  
SYLVAIN MACCHI, MARIE-FRANÇOISE PIÉJUS, MARIE-HÉLÈNE POLI  
ET LAURENCE VILLALBA

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

*nrf*



# *Conteurs italiens de la Renaissance*

PRÉFACE PAR GIANCARLO MAZZACURATI

TRADUITE DE L'ITALIEN PAR GEORGES KEMPF

ÉDITION ÉTABLIE

SOUS LA DIRECTION D'ANNE MOTTE-GILLET

AVEC LA COLLABORATION DE MICHEL ARNAUD,

MIREILLE BLANC-SANCHEZ, ANDRÉ BORONAD,

JACQUELINE BRUNET, JEAN-CLAUDE CAMARD, JEAN-

LOUIS FOURNEL, FRANCESCO FURLAN, EMMANUELLE

GENEVOIS, JEAN-VICTOR JUMELIN, PAUL LARIVAILLE,

CORINNE LUCAS, SYLVAIN MACCHI, MARIE-

FRANÇOISE PIÉJUS, MARIE-HÉLÈNE POLI,

ET LAURENCE VILLALBA

*nrf*

GALLIMARD

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation  
réservés pour tous les pays.*

© Éditions Gallimard, 1993,  
*pour l'ensemble des traductions et de l'appareil critique.*



CONTEURS ITALIENS  
DE LA RENAISSANCE



*Anonyme*

[CHANTS]

LIOMBRUNO

CHANT PREMIER

Dieu tout-puissant qui es aux cieux,  
Père céleste, doux Sauveur  
qui de ta main as fait le monde,  
<sup>4</sup> toi dont l'esprit règne en tout lieu,  
roi qui des rois es révééré,  
prodigue-moi ta sainte grâce  
afin qu'en vers je puisse dire  
<sup>8</sup> un poème qui plaise à tous.

La pauvreté, je le sais bien,  
a fait du tort à nombre d'hommes,  
qui ont perdu leur liberté  
<sup>12</sup> tant elle les a tourmentés ;  
je vais, messires, vous conter  
l'histoire vraie d'un pauvre hère  
qui, prisonnier d'un grand danger,  
<sup>16</sup> dut au Diable livrer son fils.

Le malheureux était pêcheur  
et chaque jour, pour son malheur,  
de l'aube à la nuit il peinait  
<sup>20</sup> car il prenait peu de poisson ;  
champ ni vigne ne possédait  
et trois enfants devait nourrir.

Sa femme, fraîche comme rose,  
<sup>24</sup> vivait de sa pêche sans plus.

Notre homme un matin se leva,  
 avec sa barque alla pêcher,  
 mais de la journée ne prit rien,  
<sup>28</sup> ce dont il fut très affligé.

À un îlot il arriva  
 et là un gros diable trouva :  
 « Que m'offriras-tu, dit le Diable,  
<sup>32</sup> si je te donne du poisson ?

— Être puissant, répondit l'homme,  
 commande-moi : que puis-je faire ? »  
 L'affreux démon prit la parole :  
<sup>36</sup> « Si sur cette île l'un de tes fils  
 tu veux bien, dit-il, m'amener  
 et promettre d'agir sans fraude,  
 en récompense tu auras  
<sup>40</sup> du poisson, de l'or, de l'argent. »

Grande fut la douleur de l'homme,  
 mais par pauvreté il promit :  
 « Le plus jeune te donnerai,  
<sup>44</sup> à cette île le conduirai. »  
 L'affreux diable alors se tint coi,  
 de poisson il remplit la barque,  
 force argent lui donna et dit :  
<sup>48</sup> « Je te noierai si tu me trompes. »

Le brave homme lui répondit :  
 « Pour sûr, cela n'advient pas »,  
 puis vers son gîte il s'en alla,  
<sup>52</sup> emportant poisson et argent  
 et il s'habilla richement.  
 Femme et enfants vêtit de même,  
 de vivres emplit sa maison ;  
<sup>56</sup> mais de son fils il avait deuil.

Pourtant son cadet appela  
 et dans sa barque il l'emmena ;  
 le cœur saignant, il navigua ;  
<sup>60</sup> à l'îlot arriva ; alors  
 le fit descendre en lui disant ;

« Attends ici que je revienne. »  
 Par cette ruse abandonna  
<sup>64</sup> son enfant de huit ans à peine.

Le brave homme s'éloigna vite  
 pour ne pas voir mourir son fils.  
 Alors parut le cruel diable,  
<sup>68</sup> cherchant la proie qu'on lui devait.  
 L'enfant fut fort épouvanté,  
 tout seul et sans nul réconfort ;  
 mais invoquant le nom du Christ,  
<sup>72</sup> il se signa : le diable fuit.

Tout tremblant, le pauvre garçon  
 sur cette île demeura seul.  
 Levant les yeux, vit une femme,  
<sup>76</sup> ou plutôt une demoiselle  
 qui d'un aigle avait l'apparence.  
 De l'enfant elle s'approcha  
 tout en disant : « Rassure-toi,  
<sup>80</sup> je vais t'emmener loin d'ici. »

Il répondit : « Je ne veux pas,  
 ici dois attendre mon père. »  
 Alors l'aigle lui affirma :  
<sup>84</sup> « Auprès de lui te porterai. »  
 Il prit l'enfant et, je le jure,  
 dans les airs se mit à voler ;  
 et si haut l'aigle l'enleva  
<sup>88</sup> que ses cheveux furent brûlés.

Puis les montagnes lui montra  
 et son château, là-bas, bien loin,  
 à quatre cents jours de voyage  
<sup>92</sup> et plus encor, disent les textes<sup>1</sup>.  
 L'aigle avec l'enfant sur le dos  
 ne mit par magie qu'une nuit :  
 le soir de l'île il l'enlevait,  
<sup>96</sup> le matin au château était.

« Attends-moi un instant », dit l'aigle,  
 entrant dans une riche salle.  
 En sa chambre se transforma  
<sup>100</sup> en angélique jouvencelle,

rayonnante comme une étoile,  
 comme un vrai soleil dans le ciel !  
 De beaux habits était vêtue  
<sup>104</sup> et n'avait pas plus de dix ans.

La jeune fille dont je parle,  
 qui sur la grève avait soustrait  
 le jeune garçon au démon,  
<sup>108</sup> s'appelait dame Aquilina'.  
 Allant à lui, elle lui dit :  
 « Beau doux ami, que Dieu te garde !  
 Je suis celle qui dans les airs  
<sup>112</sup> t'enlevai, te sauvant du diable. »

Alors l'enfant en mots fleuris  
 courtoisement la remercia :  
 « J'en suis heureux, dit-il ; toujours  
<sup>116</sup> veux être votre serviteur. »  
 Elle répondit : « Ne crains rien.  
 Je te rendrai bien plus heureux. »  
 Elle avait dix ans et lui sept ;  
<sup>120</sup> huit ans encor vierge resta.

En ces années il étudia :  
 avec un maître, elle lui fit  
 apprendre à écrire et se battre,  
<sup>124</sup> et il devint ainsi un preux :  
 à ses coups nul ne résistait  
 et dans le pays on disait :  
 « De comte ou baron il est fils »,  
<sup>128</sup> tant avait noble prestance.

Lorsque tous deux eurent grandi  
 — lui tel un lys, elle une rose —  
 la gracieuse fille lui dit :  
<sup>132</sup> « Jamais n'aurai le cœur en paix  
 si je n'accomplis mon souhait :  
 accepte-moi pour ton épouse.  
 Je t'ai élevé, bel ami,  
<sup>136</sup> consens à être mon mari. »

Élégamment, en fin lettré,  
 lui répondit le damoiseau :

« Dame Aquilina, vous avez  
140 pris la peine de m'éduquer ;  
de l'île m'avez enlevé :  
je ferai ce qu'il vous plaira. »  
Alors il révéla son nom :  
144 il s'appelait Liombruno<sup>1</sup>.

Il l'épousa : elle devint  
sa femme et lui fut son mari.  
Dans son château bien fortifié,  
148 rien ne manquait du nécessaire.  
Au moins deux portes enchantées  
donnaient tout là-haut sur le vide ;  
personne n'y pouvait entrer  
152 sans l'agrément d'Aquilina.

Lui, qui savait le sortilège,  
entraît et sortait à son gré.  
Et il donnait de belles joutes  
156 dont il était toujours vainqueur.  
Sa femme, pleine d'allégresse,  
chaque jour l'aimait davantage  
car il était beau et gracieux,  
160 ainsi avait conquis son cœur.

Un jour qu'il était tout pensif,  
la belle Aquilina lui dit :  
« Mon tendre ami, et pourquoi donc  
164 te montres-tu si affligé ? »  
Liombruno lui répondit :  
« Un grand tourment est né en moi :  
Je voudrais, madame, revoir  
168 mes frères, mon père et ma mère<sup>2</sup>. »

« Si tu veux t'en aller, dit-elle,  
promets-moi bien loyalement  
de ne pas dépasser ce terme :  
172 d'ici l'an tu dois revenir.  
— Soyez-en, madame, certaine »,  
dit aussitôt Liombruno.  
Un anneau elle lui donna  
176 pour assurer sa sauvegarde.

« Ce qu'à l'anneau demanderas,  
 tu l'auras, dit-elle, à ton gré ;  
 argent ou biens comme voudras  
<sup>180</sup> sur l'heure te seront donnés.  
 Mais surtout ne me nomme pas,  
 de ces bienfaits te priverais<sup>1</sup> ;  
 l'année finie, si tu t'attardes,  
<sup>184</sup> n'outrepasse pas quatre jours.

— Volontiers », dit Liombruno.  
 Et cette femme aimable et belle,  
 avant qu'il partît de la sorte,  
<sup>188</sup> bien quatre jours tint table ouverte ;  
 elle le fit en outre armer  
 chevalier ; il ceignit l'épée  
 puis prit congé ; dès lors « messire »  
<sup>192</sup> Liombruno fut appelé.

Quatre cents jours devait marcher  
 pour arriver en sa contrée,  
 mais Aquilina par magie  
<sup>196</sup> donna ordre qu'il s'assoupît ;  
 puis elle le fit enlever  
 et transporter dans sa patrie.  
 Ainsi le soir il s'endormit,  
<sup>200</sup> le matin se trouvait chez lui<sup>2</sup>.

Ce fut donc là, au point du jour,  
 que Liombruno s'éveilla :  
 s'étant dressé, il regarda  
<sup>204</sup> et reconnut son beau pays.  
 Alors ce gracieux chevalier  
 humblement à Dieu rendit grâces ;  
 et lorsqu'à l'anneau s'adressait,  
<sup>208</sup> il avait tout ce qu'il voulait.

Pour commencer a demandé  
 un bon destrier à l'anneau,  
 non moins que de beaux vêtements  
<sup>212</sup> comme il sied à tout chevalier ;  
 puis un coffret il lui fallut,  
 richement garni de florins ;

il réclama des gens : ils vinrent  
 216 nombreux, à pied et à cheval.

Avec son argent et ses hommes,  
 dans sa maison alla et vit  
 père, frères et parents chers ;  
 220 à sa mère montra ses biens.  
 Sa famille ne fut pas chiche  
 envers lui-même et tous ses gens :  
 chacun répétait : « Bienvenue  
 224 à messire Liombruno ! »

Tous ses proches lui demandaient :  
 « Dis-nous, où donc es-tu allé ? »  
 Liombruno leur répondait :  
 228 « Vrai, j'ai gagné beaucoup d'argent :  
 j'ai servi de riches marchands  
 qui m'ont vêtu et m'ont armé ;  
 par reconnaissance ils m'ont fait  
 232 chevalier à l'éperon d'or<sup>1</sup>. »

Pendant neuf mois il resta là,  
 chacun l'honorant de présents.  
 Parents et amis le choyaient.  
 236 Souvent en de somptueuses joutes  
 il montrait sa grande valeur,  
 et toujours il était vainqueur.  
 Puis à sa famille annonça :  
 240 « Maintenant, il me faut partir

Car à ces marchands j'ai promis  
 de ne pas outrepasser l'an.  
 — Où veux-tu donc, Liombruno,  
 244 te rendre ? » dirent ses parents.  
 « Sache-le : le roi de Grenade<sup>2</sup>  
 veut marier l'une de ses filles :  
 un tournoi a fait annoncer ;  
 248 qui gagnera doit l'épouser. »

Oyant cela, Liombruno  
 eut envie de tenter sa chance :  
 sur l'heure à l'anneau demanda  
 252 beau destrier et bonne armure.

Tout ce qu'il voulait apparut.  
 Alors Liombruno s'arma,  
 il prit congé de ses parents  
<sup>256</sup> qui pleuraient tous à chaudes larmes.

Les adieux faits, il prit la route  
 et chevaucha jusqu'à Grenade,  
 ville où se tenait le tournoi ;  
<sup>260</sup> déjà les joutes commençaient.  
 Le lendemain alla au pré  
 où les gens étaient rassemblés.  
 Là se trouvait un puissant Maure  
<sup>264</sup> qui avait vaincu tous les autres.

Ce Sarrasin était si fort  
 que nul ne voulait l'affronter :  
 il était rude et valeureux ;  
<sup>268</sup> sous ses coups chacun s'effondrait.  
 Liombruno, gracieux et fier,  
 alla se présenter à lui'.  
 Le Maure dit : « Ou tu te rends,  
<sup>272</sup> ou tu acceptes le combat.

— Volontiers », dit Liombruno,  
 et il prit bravement du champ.  
 Le Sarrasin, sûr de gagner,  
<sup>276</sup> s'affermit sur son destrier.  
 Le vaillant chevalier fit face ;  
 et tous deux ils éperonnèrent  
 pour l'un sur l'autre se jeter :  
<sup>280</sup> écoutez ces coups effrayants !

Hardis également, le Maure  
 et messire Liombruno  
 grièvement furent blessés ;  
<sup>284</sup> pourtant le Maure eut le dessous :  
 ses armes furent inutiles  
 car Liombruno, noble et fort,  
 planta sa lance dans son cœur :  
<sup>288</sup> de son cheval il tomba mort.

Ensuite, malgré sa blessure,  
 Liombruno resta en lice,

désarçonna tous ses rivaux  
292 mais les laissa se retirer,  
semblable à un vrai paladin.  
À haute voix chacun disait :  
« Ne livrez plus combat, messire,  
296 vous avez gagné le tournoi ! »

Le roi manda le chevalier  
et lui dit : « Valeureux seigneur,  
ma fille sera ton épouse  
300 et toi tu seras son mari.  
— Volontiers, dit Liombruno,  
si tel est votre bon plaisir. »  
Mais avant de donner sa fille,  
304 le roi consulte ses barons.

Il les convoque et leur demande :  
« Que dites-vous du chevalier ?  
— Informez-vous, répondent-ils,  
308 peut-être chez lui a-t-il femme ;  
et pour devenir votre gendre,  
il ne paraît pas assez noble ;  
malgré sa force et son courage,  
312 point ne nous semble convenir.

Si notre avis vous voulez suivre,  
ordonnez que chacun se vante<sup>1</sup>  
et puis que devant nous il prouve  
316 sans tarder ce qu'a avancé. »  
Le lendemain, tous ses barons  
le roi assembla dans la salle :  
tous devaient prendre la parole  
320 puis devant lui fournir leurs preuves.

L'un se vanta de belle épouse,  
l'autre de splendide maison,  
de palefroi ou destrier,  
324 de noble épervier, de faucon,  
de palais ou de hautes tours,  
un autre de sa condition ;  
après que tous eurent parlé,  
328 on questionna Liombruno.

« Pourquoi ne vous vantez-vous pas ? »

dit le roi. Et Liombruno

répondit : « Pardonnez-moi, sire. »

<sup>332</sup> Le roi accorda son pardon.

Alors honnêtement il dit :

« Moi, je me vante de ma dame,

car il n'en est pas de plus belle,

<sup>336</sup> d'ici vingt jours le prouverai.

— Au lieu de vingt jours, répondit

le roi, je veux t'en donner trente. »

Liombruno dit à l'anneau :

<sup>340</sup> « Fais venir dame Aquilina. »

Mais au traître elle refusa

pour l'inciter au repentir.

Ainsi passèrent trente jours ;

<sup>344</sup> le lendemain devait mourir.

Mais le lendemain elle vint,

hors de la ville s'établit ;

elle envoya une servante

<sup>348</sup> devant le roi et ses barons.

Quand le roi vit la gracieuse

demoiselle, à Liombruno

demanda : « Est-ce donc ta femme ? »

<sup>352</sup> Il répondit : « Non, beau doux sire. »

Puis ce fut une chambrière

qui à la cour vint se montrer.

Le roi, ayant bien regardé

<sup>356</sup> la jeune fille au beau visage,

interrogea Liombruno :

« Preux chevalier, est-ce ta femme ? »

Liombruno dit : « Non, messire,

<sup>360</sup> toutes deux sont de ses servantes. »

Alors parut Aquilina

resplendissante de beauté ;

devant le roi se présenta

<sup>364</sup> puis, sans mot dire, elle s'en fut.

L'ayant contemplée, le roi dit :

« Liombruno, noble seigneur,

pardonne-moi. » Il répondit :

<sup>568</sup> « C'est moi qui demande pardon. »

Liombruno fit ses adieux  
 et alla retrouver sa dame  
 qui l'attendait dans un beau pré ;  
<sup>372</sup> et là, il implora sa grâce.  
 « Vil renégat, répondit-elle,  
 peu m'importerait que tu meures. »  
 Elle s'en fut de son côté,  
<sup>376</sup> ne lui laissant cheval ni armes.

Tout seul, sans armes ni cheval,  
 il entra dans une forêt' ;  
 il y trouva trois malandrins  
<sup>380</sup> qui semblaient tous fort courroucés.  
 Du chevalier les aventures  
 plus tard je vous raconterai.  
 Un chant est déjà terminé,  
<sup>384</sup> bientôt vous dirai le second.

#### CHANT SECOND

Seigneur des éternels empires,  
 bonté sans limites, lumière  
 du monde qui te doit la vie,  
<sup>388</sup> Dieu incarné en notre Mère  
 bien-aimée, donne-moi ta grâce  
 pour narrer cette belle histoire.  
 Par le nom de Dieu je commence  
<sup>392</sup> le second chant de mon poème.

Comment Liombruno au diable,  
 échappa, je vous l'ai conté ;  
 j'ai dit aussi que, chez son père,  
<sup>396</sup> couvert d'honneurs il retourna ;  
 j'ai expliqué, fidèle au livre,  
 qu'Aquilina l'abandonna  
 sans cheval et sans aucune arme,  
<sup>400</sup> en l'exposant à grand péril.

Trois malandrins avaient volé  
 et avaient tué deux marchands.

L'argent était sur une pierre  
 404 et ils devaient le partager  
 là, dans le pré où ils étaient ;  
 ils menaient grand bruit tous les trois,  
 et pour une cape et des bottes  
 408 ils avaient tiré leur poignard.

Car l'un la cape désirait,  
 le second exigeait les bottes  
 et le troisième n'avait rien ;  
 412 ils étaient tous très courroucés.  
 Liombruno passait par là.  
 Alors crièrent de plus belle  
 et le plus âgé l'appela ;  
 416 Liombruno vint vite à lui.

« Valeureux ami, lui dit-il,  
 règle toi-même notre affaire.  
 Cette cape est des plus précieuses,  
 420 et ces bottes ont un secret. »  
 Liombruno leur répondit :  
 « Pour me permettre de juger,  
 dites-moi, vous qui le savez,  
 424 quelles vertus ont cape et bottes. »

L'un d'entre eux, le plus averti,  
 s'adressant à Liombruno  
 lui dit : « Tu es fort avisé.  
 428 Qui endossera cette cape  
 ne sera vu de nul au monde ;  
 et quant aux bottes, qui les porte  
 va aussi vite que le vent :  
 432 ce sont des bottes enchantées.

— Je n'en croirai rien, répondit  
 Liombruno, si tout d'abord  
 ne les essaie. Le plus vieux dit :  
 436 Enfile-les sans crainte aucune,  
 fais quelques pas sur cette route. »  
 Il les passa sans plus tarder.  
 Quand Liombruno fut chaussé,  
 440 il demanda à voir la cape.

« Si vous avez dit vrai, par ma foi,  
la cape vaut un grand trésor.  
— Couvrez-vous en, dit le plus vieux,  
<sup>444</sup> vous éprouverez ses vertus. »  
Il la mit, puis il demanda :  
« Me voyez-vous ? — Non », dirent-ils.  
Alors se servit de florins  
<sup>448</sup> sans que personne l'aperçût.

Puis s'éloigna sans plus tarder  
avec les bottes et la cape.  
La mine longue, les brigands  
<sup>452</sup> accusèrent le plus âgé :  
« Tu lui as laissé le champ libre,  
c'est ton ami ou ton parent.  
— Je ne le connais pas, dit-il,  
<sup>456</sup> jamais avant ne l'avais vu. »

Ce fut en vain qu'il s'excusa,  
ils ne voulurent l'écouter :  
« Tu l'as fait partir, disaient-ils,  
<sup>460</sup> afin qu'ensuite il t'obéisse. »  
Fort courroucés, ils s'élançèrent,  
de leurs épées ils le blessèrent,  
de telle sorte qu'il mourut,  
<sup>464</sup> finissant ses jours sur ce pré.

Puis les brigands se retournèrent  
vers la pierre où était l'argent  
et, voyant ce qu'il en restait,  
<sup>468</sup> se querellèrent, s'accusant  
l'un l'autre de l'avoir volé  
et commencèrent à se battre.  
Si violente fut la lutte  
<sup>472</sup> que tous deux perdirent la vie.

À ce fracas, Liombruno  
avait regardé en arrière :  
il avait vu les coups d'épée  
<sup>476</sup> que sans pitié ils s'assenaient ;  
alors il revint sur ses pas,  
prit des florins tout à loisir  
— trois mille sept cents pour le moins —

Les Este et Ferrare	1809
Les Gonzague et Mantoue	1811
Les Montefeltro et Urbin	1814
Culture et civilisation	
Universités	1817
Cénacles et académies	1823
Imprimerie et censure	1830
Mécénat	1835
Habillement	1837
La Cuisine et la Table	1839
Jeux et divertissements	1844
Espaces publics et espaces privés	1849
Organisation du temps et de l'espace	
Économie et commerce	1862
Routes et communications	1867
Monnaies	1871
Calendriers et heures	1877
Médecine, médecins et épidémies	1880
Armées et guerres	1882
Documents	
Cartes	1891
Les Papes (xv <sup>e</sup> -xvi <sup>e</sup> siècles)	1897
Tableau des générations	1898
<i>Bibliographie</i>	1901

# BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

*Ce volume contient :*

*Préface*

*Chronologie*

*Note sur la présente édition*

LEON BATTISTA ALBERTI - L'ARÉTIN

SABADINO DEGLI ARIENTI - CRISTOFORO ARMENO

MATTEO BANDELLO - BALDESAR CASTIGLIONE - GIRALDI CINZIO

ANTONIO CORNAZZANO - TOMMASO COSTO - LUIGI DA PORTO

GHERARDI DA PRATO - ANTON FRANCESCO DONI

SEBASTIANO ERIZZO - AGNOLO FIRENZUOLA

GIOVANNI FORTEGUERRI - PIETRO FORTINI

ANTON FRANCESCO GRAZZINI - MASUCCIO GUARDATI

ORTENSIO LANDO - LIOMBRUNO - MACHIAVEL

ANTONIO MANETTI - LAURENT DE MÉDICIS

FRANCESCO MARIA MOLZA - ASCANIO DEI MORI

GIROLAMO MORLINI - *MOTS ET FACÉTIES DU CURÉ ARLOTTO*

GIUSTINIANO NELLI - GIROLAMO PARABOSCO - GENTILE SERMINI

SAINTE BERNARDIN DE SIENNE - GIOVANFRANCESCO STRAPAROLA

PIERO VENEZIANO - LÉONARD DE VINCI

*Notices, notes*

*Répertoire*

*Bibliographie*